

# Un de Maistre anglais

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

« **D**ès que je franchis le seuil d'une taverne, j'éprouve un sentiment de félicité qui me fait oublier tous mes soucis ; une fois que je suis assis, l'aubergiste vient s'enquérir de mes désirs et ordonne à ses employés de les satisfaire ; le vin émoustille mes esprits et m'incite à m'entretenir librement avec mes familiers ; je dogmatise et l'on me contredit, et dans ce conflit d'opinions et de sentiments, je trouve mon plaisir. »

L'homme qui rapporte cette phrase s'appelle James Boswell et descend d'une ancienne famille écossaise dont il ne se lasse jamais de vanter l'illustration. L'homme qui la prononce et qui aime apporter la contradiction est le célèbre docteur Samuel Johnson que Carlyle, admirateur de la force spirituelle sous ses dehors hirsutes, plaçait, cinquante ans après sa mort, au panthéon des héros britanniques.

Sa figure a frappé de stupeur ses contemporains. Ses traits ont été fixés par le peintre Reynolds, qui était de ses amis et de ses commensaux, en une image parlante : la carrure large, le cou enfoncé entre les épaules, un front étroit, plissé, des lèvres épaisses, une lourde tête offusquée d'une vaste perruque de guingois, un grand tricorne clabaud toujours sur les yeux, un habit de grosse toile noire, dont il coulait la pièce à fond, boutonné tout au long, le visage vérolé et mélancolique. On eût dit, à vingt ans déjà, qu'il entendait tomber ses dernières années comme les gouttes d'une pluie d'hiver sur le pavé.

L'irritabilité de son caractère était telle, que non content de se ronger les ongles

jusqu'au sang, il se raclait en plus les phalanges avec un canif. Il frappait encore par une trépidation perpétuelle et une singulière gesticulation. Voilà pour l'extérieur. A l'intérieur, un volcan. Pour le monde, un dictateur des lettres.

## Remarquable biographie

Boswell débarqua à Londres en 1760, tiraillé entre la volonté de son père qui voulait lui faire faire son droit et sa vocation personnelle qui était de rencontrer des hommes célèbres et de fréquenter des actrices et des dames de petite vertu. Il concilia ses devoirs filiaux et ses inclinations le jour où, dans l'arrière-boutique d'un libraire de Great Russel Street, il fit la connaissance du docteur Johnson, sans se douter que la biographie minutieuse, luxuriante et diffuse qu'il lui consacrerait lui assurerait, dans le rayonnement d'un astre, l'immortalité d'un satellite.<sup>1</sup>

Il devint donc l'ami du docteur Johnson et, pendant vingt ans, il ramassa fidèlement, dévotieusement, toutes les miettes verbales tombées de la bouche du pondéreux lexicographe, dont il se fit le biographe anecdotier et disert. Se remémorer et répéter les dits du docteur fut la tâche essentielle que s'assigna l'auteur de sa *Vie*, car celle-ci consista principalement à parler.

Admirable biographe, Boswell a interviewé son modèle pendant des jours et des années : il a su faire parler le docteur en le provoquant par des questions et des remarques délibérément imprudentes ; il a recherché avec minutie les traces de ce qu'il

n'avait pu lui-même observer. Bref, il a écrit sur l'un des hommes les plus singuliers de son temps la meilleure biographie de tous les temps.

## La rigidité comme remède

Johnson fut sous des cieux anglais et puritains le Boileau et le de Maisre de son temps et de son île. Expliquant et imposant à tous la phrase étudiée, équilibrée, irréprochable ; une langue docte, pédante, forcée par une syntaxe ordinaire, construite avec dureté, autorité, méthode, et redoutable par l'agglomération retentissante des syllabes. Son esprit ressemblait à un vaste amphithéâtre au centre duquel se tenait son jugement. Tel un vigoureux gladiateur, il repoussait à l'aide de syllogismes ses contradicteurs comme des bêtes sauvages sorties de leurs cages et toujours prêtes à l'assaillir.

Hypocondriaque porté à la mélancolie, qu'il combattait par la prière, l'étude et la conversation, ses sentences tombent comme des couperets. Il guillotine intellectuellement ses adversaires. De lui, on pourrait tirer un bel éloge du lieu commun considéré comme un des beaux-arts, ou de l'intolérance, qui n'est après tout, bien souvent, que la réaction saine d'un homme d'esprit qui a entendu trop de sornettes et qui n'en peut plus.

Voilà un homme qui dit ce qu'il pense et qui ne retient presque rien de ce qu'il pense, qui a les idées plus fermes que larges et qui pratique la conversation comme un duel. Abrupt et sain, rude et vrai, l'effusion lui est étrangère. Tout en lui procède de la



*Johnson vu par Reynolds, détail d'«Une soirée littéraire chez Sir Joshua Reynolds».*

volonté et de l'obstination. L'intuition lui semble suspecte, car il y voit un risque d'équivoque et d'imprécision, de cette imprécision qu'il combat dans la pensée autant que l'impropriété dans le langage.

Il sait ce qu'il est. Etre né lui suffit. Il pense nettement que les premiers principes sont hors de discussion et sait d'instinct que la mélancolie et la paresse mènent au désespoir. Toute sa vie tient du reste dans un balancement périlleux entre un christianisme aride et héroïque et de brutales chutes dans ce qu'il nomme les ténèbres de la mélancolie. Sa religion n'en est pas moins définitive, sa foi absolue. Il a la Providence et le souci de son salut dans la tête. Ils n'en sortiront pas.

Il a fondé sa religion sur la raison et établi sa règle sur le principe d'autorité. Le moins mystique des croyants, le plus logique des fervents. Il est parménidien dans l'âme. Etre et penser sont pour lui une même chose. Le bien n'est pas pour lui le

contraire du mal, il en est le triomphe. L'être n'est pas le contraire du néant, il est victoire sur le néant. Où la victoire n'est pas, ni l'être ni le bien ne sont.

Son christianisme peut choquer par son aplomb, ses certitudes et ses *a priori* les consciences molles ou troubles de ceux qui ont peine à croire qu'on peut croire sans douter ou trouver sans chercher.

La subordination est sa règle en toutes choses, temporelles comme spirituelles, et puisque Dieu existe, toutes choses découlent de lui et chacun, à la place que lui a assignée la Providence, est, dans l'obéissance et la charité, un serviteur d'un serviteur de Dieu. Toute confusion de genre, comme toute méprise hiérarchique, l'irrite profondément. Pour un peu, il justifierait le duel et l'Inquisition comme le fit de Maistre dans ses paradoxes. Il a des mots fatals : «La parfaite politesse est incompatible avec l'exercice d'une profession» ; «Il faut choisir entre connaître les hommes et les aimer.»

Connaître et converser étaient sa félicité. C'était en cela que consistait pour lui le bonheur de la vie privée, de la vie cachée. Cette classe de connaisseurs et d'amateurs a disparu en Europe depuis que chacun y exerce un métier.

## Se perfectionner

Sur la question du libre arbitre et de la prédestination qui, dans les grands siècles, préoccupait tant les hommes, il est catégorique comme à son habitude : «Nous savons que nous sommes libres, un point c'est tout.» D'autres esprits, et non des moindres, sont d'un avis diamétralement opposé. «Quand un homme parle de ses malheurs, c'est qu'ils ne lui sont pas entièrement désagréables. Les vraies misères sont muettes.» On croirait du La Rochefoucauld. «C'est pécher que de murmurer contre l'ordre établi par la Providence.»

«Le célibataire est soit un malheureux soit un méchant homme.» Johnson surmonta ce dilemme en survivant trente ans à la mort de sa chère épouse, celle qu'il appelle Tetty. Johnson ne nous dit pas que les hommes mariés sont forcément heureux, mais il n'y a pour lui de bons mariages que les unions de convenance. Les mariages d'amour-passion finissant toujours en catastrophe.

Lors de son voyage en France, il s'entretenait en latin avec ses hôtes français, car il pensait, comme Lord Byron plus tard, qu'un homme ne doit pas s'abaisser à parler une langue qu'il ne possède pas à la perfection.

Sur la naissance : «Il doit être agréable de se sentir supérieur par la naissance et la fortune à ceux qui par nature sont nos égaux.» Sur l'amitié : «Il est plaisant de penser dans le silence et le retrait de son cabinet qu'il existe au moins une personne au monde dont on est à peu près assuré de la bienveillance à notre égard, et qu'on peut avoir encore l'espoir de revoir.»

Sur la Providence encore (l'un de ses thèmes de prédilection) : «C'est être peu soumis aux décrets de la Providence que de dire à la tristesse : je coucherai dans ton lit, parce que le monde me retire des avantages et des honneurs auxquels j'estime avoir droit. Il n'est pas d'un homme de s'enfoncer dans la mélancolie, parce qu'il a perdu sa femme. Le chagrin n'a qu'un temps.» «Considérons nos misères et nos tribulations comme des instruments miséricordieux destinés à nous préparer et nous perfectionner en vue de la vie future, car il existe un autre monde qui lui ne passera pas.»

Avec cela d'étranges complaisances pour ceux qui remplissent de bagatelles le vide de leurs journées et de leur esprit. Aussi, quand il n'en peut plus d'être vertueux, il lâche ce genre de proposition : «Si j'avais été libre de mon temps et que je n'eusse pas eu le souci de mon salut, j'aurais aimé couler mes jours dans une chaise

de poste et faire la conversation et dire des galanteries à une jolie femme.»

Faute de chaise de poste, il a les clés des rues, comme on disait autrefois pour désigner quelqu'un qui trouve porte close. Johnson avait bien, dans le sens le plus consacré et le plus sérieux, les clés des rues de Londres. Son plancher, c'était les pavés, les réverbères étaient ses étoiles, le passant son héros et son interlocuteur. C'est ainsi qu'il flâna à travers Londres la moitié de sa vie ; il flâna sans faire attention sur le moment à ce qu'il voyait, sans même chercher à voir, toujours en poursuivant quelque idée dont il se plaisait à déduire les conséquences, réfléchissant à un péché commis dans son enfance et qu'il n'avait pas encore expié ou à un péché qu'il allait commettre malgré toute sa volonté et son désir de résister à la tentation.

### Une âme citadine

Johnson était frappé de stupeur quand il n'était pas environné par la foule de Fleet Street ou du Strand. A la vue des cheminées de Londres et de la Cité, son cœur s'élargissait. Oui, la fumée et le brouillard de Londres lui étaient plus chers que la solitude des bois et des monts. Comme tous les gens civilisés de son temps, il avait horreur de la campagne. Son âme était essentiellement citadine. C'est en quoi cet Anglais, ce tory<sup>2</sup> pur sang était bien romain.

Il a ce mot tout à fait charmant : «Je voudrais, m'en coûtât-il la vie, découvrir une vérité faite pour choquer tout le genre humain ; je la lui dirais à brûle-pourpoint.» Ce brûle-pourpoint est à prendre à la lettre. Et celui-là : «Il faudrait avoir perdu la raison pour croire que Dieu a chargé les académies (entendez les savants, les scientifiques) de nous apprendre qu'il est et ce que nous lui devons, d'apprendre aux nations ce qui est vrai ou faux, ce qui est bien, ce qui est mal dans l'ordre moral et

spirituel. Ils ont les sciences naturelles pour s'amuser. Cela doit leur suffire.»

Johnson aspire à un ascétisme héroïque. La féminité n'arrive à lui le plus souvent que sous les traits d'une muse très académique ou ceux d'une fille de taverne, une de ces Vénus de carrefour qu'il était facile d'aborder dans les parcs et les rues du Londres peu éclairé d'alors, mais il n'est pas homme à miser son salut éternel au jeu de l'amour et du libertinage.

Elever la voix et gronder, craindre le jugement de Dieu, maudire les libéraux, censurer tout ce qui s'écarte de la droite orthodoxie, vanter le travail, le commerce, la richesse, vilipender les acteurs, les Ecossais et les marins, aimer les vers et raconter la vie des hommes célèbres, exalter la fermeté devant la mort, le courage au feu, l'esprit de salon et la vigueur au lit, et, de syllogismes en syllogismes, escalader le ciel, tel fut le docteur Samuel Johnson, qui verticalisa tout ce qu'il disait.

Quant à James Boswell, le Watson de ce Sherlock, il mourut en 1795, tué, comme il se plaisait à le dire, par la violence de ses plaisirs, car grands et gargantuesques furent ses appétits charnels. Mais à peine moindres les intellectuels.

Quand les genoux flageolent et que le sol tend à se dérober sous les pieds, il est des livres sur lesquels il est bon d'appuyer les coudes qui soutiennent un menton. *La Vie de Samuel Johnson* par Boswell est de ceux-là.

G. J.

<sup>1</sup> James Boswell, *Vie de Samuel Johnson*, traduction Gérard Joulé, L'Age d'Homme, Lausanne 2002, 844 p.

<sup>2</sup> Ce vieux mot anglais, désignant la fidélité inconditionnelle à des principes fixes, à une cause, à une dynastie intangible, à une religion instituée, nette, claire et précise, catégorique, le docteur Johnson l'habite totalement avec sa massive carrure et sa bougonne intolérance.